

Le FURET DE LYON.



Industrie, Beaux-Arts, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

ON S'ABONNE AU FURET, chez H. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÉURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 cent. en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 fr. en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 cent. par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

DU DIVORCE.

Le Divorce est la sauve-garde du bonheur conjugal, c'est le port au milieu de la tempête, je dirai presque l'arc-en-ciel après l'orage, si l'arc-en-ciel n'avait pas été si souvent profané à la plus grande gloire du *juste-milieu*.

Sans le divorce, le mariage ressemble fort à une condamnation à perpétuité; il n'y manque que la marque caractéristique ordonnée ci-devant par le code pénal, pour reconnaître les forçats à vie.

Avec le divorce, le bail du mariage est légitime et sûr, car si on ne peut alors assurer l'avenir, on peut au moins en corriger les erreurs.

La révolution abolit les sermens religieux, elle eut raison; car qui peut répondre de vouloir demain ce qu'il veut aujourd'hui.

Les sermens conjugaux ne sont pas moins absurdes, surtout avec la manière dont se font aujourd'hui la plupart des mariages.

La jeune fille dissimule ses défauts par *ordre supérieur*; mais une fois *Madame*, par la protection de M. le maire et de son adjoint, elle se développe, elle se montre moralement à nu, et quelquefois le mari est forcé de reculer d'épouvante.

Il avait une épouse, un ange, il se trouve accolé à un démon; et son supplice ne finira qu'à la mort de ce démon ou de sa victime.

Vous qui avez remué à fond les turpitudes du lit conjugal, osez blâmer alors le mari qui trompe, ou plaindre la femme qui est trompée!

La médaille a aussi son revers. L'homme qu'on a cru un modèle de vertu quand il se faisait bon pour convoiter une riche dot, peut n'être réellement qu'un monstre. Accuse alors qui voudra l'épouse de manquer à ce que des yeux scrupuleux appellent *ses devoirs*, certes ce ne sera pas moi!

Ainsi donc, quand il y a eu fraude, et qu'il ne peut y avoir bonheur, il faut bien rompre le marché. Le mariage sans le divorce serait une barbarie ou une immoralité.

Le premier est presque le code civil de la société,

l'autre doit être le code pénal; c'est le redresseur des torts, mais un redresseur équitable, le seul qui, en frappant les coupables, ne fasse pas de nouvelles victimes.

Un homme ou une femme enchaînés légalement pour la vie à un être détesté, c'est le supplice des anciens; c'est la vie attachée à la mort, c'est l'être vivant et le cadavre, obligés de marcher côte à côte... et la vie est longue.

Fabricans de lois, songez que pour que ces lois soient bonnes il ne faut pas qu'elles contrarient les lois de la nature. Celles-là seules sont immuables, elles sont tracées dans le cœur de l'homme comme sur de l'airain, pendant que vous n'écrivez que sur le sable!

Trouvez-vous que l'adultère, l'assassinat, l'empoisonnement, n'outragent pas davantage la morale et la société que vos prétendus devoirs ne la soutiennent! Et c'est cependant à tout cela, insensés, que vous pressez les époux mécontents! Le crime seul peut souvent briser les liens que la loi refuse de rompre pour le bonheur de tous! choisissons donc entre le divorce et le crime!

Quoi! parce que l'on a été malheureux un mois, un an, il faut selon vous qu'on le soit toujours! Absurde chose que les lois faites par les hommes philosophes et forts par la décrépitude et le fanatisme! car, il ne faut pas s'y tromper, c'est encore un effet du fanatisme qui veut mêler les choses d'en haut aux choses d'ici bas, et qui s'embarrasse fort peu des suites, pourvu que l'effet constate sa brutale puissance.

On n'établira pas le divorce, et les tribunaux criminels, la marque et les enfans trouvés serviront d'égout à tous les ulcères sociaux que votre impéritie aura enflammés. C'est là que votre loi viendra aboutir! tombeau digne d'elle!

Pauvres gens! que vous connaissez peu la société et ses besoins!

Le divorce est comme Dieu; s'il n'eût jamais existé, il faudrait l'inventer aujourd'hui, et ouvrir le Panthéon à celui qui en aurait eu le premier la sublime idée!

L'ARISTOCRATIE FINANCIÈRE,

Elle déteste et méprise toutes les autres aristocraties, puisque aristocratie il y a. Vaut-elle plus, vaut-elle moins, vaut-elle autant que toutes les autres qu'elle déteste et méprise ! Question triple et cependant bien facile à résoudre. Mieux que personne, je puis prétendre à nommer la moins bonne ou la plus mauvaise, puisque, grâce à Dieu, qui ne me fit rien, je ne suis d'aucune. Il n'y a donc pas de danger que l'intérêt personnel, qui se glisse toujours partout, fasse ici pencher la balance en faveur de telle ou telle aristocratie ; n'ayant pas l'honneur, comme je l'ai déjà dit, d'appartenir ou à celle-ci ou à celle-là.

Avant que le siècle eût marché, comme on dit, à l'époque où nos pères étaient houspillés et volés par les seigneurs, par les gens nés, il n'y avait qu'une seule et véritable aristocratie, c'était la naissance ! celle-là, du moins se concevait, était raisonnable ; car il faut réellement du mérite, et beaucoup, pour naître fils de marquis ou de duc ; cela est indubitable ; et qui voudrait soutenir le contraire, n'aurait pas le sens commun. Mais la vérité qui s'exile parfois de la terre pour faire place à l'erreur, laisse croire à beaucoup de gens que la croyance ferme et vive de plusieurs siècles ne constitue rien et ne prouve pas davantage ; je suis réellement fâché de me trouver en contradiction flagrante avec beaucoup d'esprits forts ; mais encore une fois, il faut un mérite tout à fait transcendant pour descendre d'un homme né ; et les droits de ceux qui ont ce bonheur, me paraissent bien mieux prouvés que la date de la création du monde.

A côté de cette aristocratie véritable, de ce symbole vivant, je me garderai bien d'imiter le sot exemple de beaucoup de gens qui ont essayé de mettre sur la même ligne, un descendant de Richelieu ou de Noailles avec un Molière, un Pascal ou un Voltaire ! — Ces derniers avaient du génie ; donc ils peuvent prétendre à marcher sur la même ligne que ces hommes de cour. Erreur ! car, qu'est-ce que le génie ? peu de chose, pour ne pas dire moins que rien. S'il vous reste des doutes à cet égard, consultez, je vous prie, votre épiciier ou un agent d'affaires, et vous saurez ensuite positivement à quoi vous en tenir ! — Il est donc bien entendu que le talent, l'esprit, le génie même ne constituent pas une aristocratie, prenant le mot dans sa véritable acception. Vous êtes de mon avis, c'est-à-dire de celui de l'épiciier ou de l'agent d'affaires ! — Eh ! bien, ne parlons plus de cette prétendue aristocratie, dont les droits vivement contestés ne permettent pas de lui donner place à côté de la première, et encore moins de la seconde ; L'ARISTOCRATIE DES ÉCUS !

C'est la plus noble et la plus grande que je connaisse, celle-là ! — C'est aussi la plus raisonnable et la plus digne ; car enfin, un homme dont le mérite s'appuie sur un capital de 500,000 francs ou de deux millions, plus ou moins, ne saurait être un homme médiocre et vil. L'argent qu'il possède, n'importe à quels titres, suppose nécessairement des qualités que la plus noire envie essayerait en vain de lui ravir. Aussi, le monde, toujours juste, estime-t-il un homme en raison de sa fortune ; à mesure qu'elle s'augmente, cet homme voit augmenter sa considération ; presque nulle, lorsqu'il en était à compléter son demi-million ; mais belle et incommensurable lorsqu'il est parvenu à le tripler ou le quadru-

pler. Alors, pour lui, une nouvelle vie commence. Si un prince traverse la ville qu'il habite, c'est chez lui qu'il descend, car il est le plus riche. Si des électeurs cherchent un député, c'est lui qu'ils choisissent, car il est le plus riche.

A chaque instant du jour, il voit, il sent la prépondérance que lui donnent ses écus ; à chaque instant du jour il peut énumérer la masse de doléances de toute sorte que ce bienheureux métal attire sur sa personne. — Pourquoi voulez-vous alors que sa vanité d'homme né lui persuade pas que c'est moins à ce métal qu'à un mérite ignoré jusques-là, qu'il doit la haute considération dont il est entouré ? Quand à moi, son erreur me paraît bien excusable ; mais pourquoi le monde l'entretient-il ?

Pourquoi ce monde, qui se prétend si éclairé, si fort, si civilisé, se plait-il à nourrir, à entretenir la fatuité insolente de tant de nouveaux mondors, pâles et froides copies de Turcaré ? Pourquoi ce monde se prosterne-t-il basement devant la majesté d'un coffre-fort ? Pourquoi, après avoir déchiré les parchemins vermoulus d'une noblesse polie et débauchée consent-il à accepter une autre noblesse qui a tous les airs arrogans de la première. tous les vices, moins le vernis brillant qui les dissimulait un peu !... Pauvre France ! quand secourras-tu donc tes guenilles et tes oripeaux ?

J. B.

LE BONHEUR.

L'Évangile a dit : *Bienheureux les Pauvres d'esprit* ; l'Évangile a eu raison, car le bonheur n'est point une chose positive, c'est un état relatif aux besoins ou aux facultés ; et que sont les besoins ou les facultés d'un sot ?

Il n'y a rien de plus fortuné, en l'an de grâces 1832, qu'un épiciier qui monte sa garde pour faire de l'Ordre public, ou un mari que sa femme trompe pour faire des heureux.

Que de bonheurs d'espèces différentes, et qu'on pourrait classer comme des familles de liliacées ou de lépydoptères.

Certes, le bonheur d'un banquier ou d'un jésuite ne ressemble en rien au bonheur d'un artiste ou d'un républicain.

Chacun sa marotte en ce monde, et le bonheur n'étant que la plus matérielle des illusions, chacun se fait le sien à sa taille, comme un habit de Staub ou une robe de Victorine.

Pauvres fous que les hommes ! lâchant souvent la réalité pour courir après la chimère, et finissant ensuite brusquement par la gastrite ou par le Choléra.

Et puis donnez-vous du mal, faites des projets de bonheur, rêvez comme par la grâce de l'opium ! le reveil arrive ; le reveil, c'est la réalité ; la réalité, c'est la mort morale.

Du bonheur ! il y en a pour le pauvre dans ce qui ne contenterait pas le chien d'un riche. — Dans du pain ! — Car au milieu du luxe des uns, de l'industrie des autres, il y a des hommes qui n'ont pas de pain, et pour qui du pain serait du bonheur... Du bonheur à quatre sous la livre !

Et ne riez pas ironiquement, gens blâsés sur tout, gros pour qui l'indigestion est comme l'épée de Damocle.

clès ; il y a des êtres semblables à vous qui ont faim, et la faim c'est triste. — C'est au physique ce qu'est le remords au moral... Vous ne comprenez pas cela, vous autres, car il n'y a chez vous ni moral ni remords.

Le bonheur d'une jeune fille est dans son cœur aimant et pur, dans ce cœur virginal que votre souffle empoisonné brise comme un cristal, lorsque vous lui offrez de l'or en échange de sa vertu. De l'or, c'est votre bonheur à vous, et vous détruisez impitoyablement le sien, c'est un assassinat moral que le code devrait punir aussi sévèrement que l'assassinat physique, car l'âme a besoin comme le corps de la protection de la loi.

Et puis quand vous avez mis vos écus dans la balance, contre la faiblesse de votre victime, vous triompez et vous dites : Je suis heureux ! J'ai perdu une âme ! — Bonheur de sauvage, bonheur de tigre ou de roi.

Une jeune mère, croit à Dieu parce qu'elle croit à son fils. Le ciel et la terre son doux à son imagination, et c'est là son bonheur ! Eh bien, le hasard frappe cet enfant chéri placé sur son cœur maternel comme sur un point invulnérable, et tout son avenir est à jamais désenchanté. La petite verole a détruit plus de félicités de mère que tout l'or du Pérou n'aurait pu en créer, et on appelle cela de la providence. — Le mot est bien trouvé pour une déception aussi amère !

Le bonheur d'un négociant est dans son coffre-fort et dans des lettres de change non protestées, son nom s'escompte comme valeur matérielle sur toutes les places de l'Europe. Il est heureux, mais une hausse d'un franc à la Bourse, ou une baisse de vingt centimes sur le cacao survient. — Adieu le bonheur du négociant. — Comme celui de la jeune mère. — Comme celui de la jeune fille !

Le bonheur, n'est selon moi, que l'absence de la peine, comme le blanc n'est que l'absence des autres couleurs. La chercher ailleurs paraît folie. Les illusions sont pour l'homme ce que sont les premières plumes pour l'oiseau qui vient de naître ; l'une et l'autre les perdent en grandissant. Vallent-elles la peine d'être regrettées, voilà toute la question ?

Les illusions n'ayant pour l'homme qui a vécu qu'une valeur idéale, que le prix qu'on y attache, tel peut en estimer une un million, qu'un autre donnerait pour cent sous. — C'est l'effet de la perspective, et pour voir juste il faut être placé haut.

Le bonheur donc est un mot indéfini qui offre autant de significations que le bord de l'Océan compte de grains de sable. C'est une religion intime dans laquelle on n'adore que les idoles que chacun forge à sa manière.

Le bonheur peut venir de la tête, du cœur ou de l'estomac, suivant le caprice des individus. Heureux ceux qui cumulent, comme M. Dupin, et qui peuvent le trouver à la fois dans ces trois grands réservoirs de la félicité humaine, mais plus heureux peut-être ceux qui ont assez d'expérience pour ne le chercher nulle part. En fait de bonheur, la négative est encore ce qu'il y a de plus positif.

CHOLÉRA-MORBUS.

Tuer un homme par famille,
Quatre docteurs par faculté,
Par couvent une jeune fille,

Par canton une autorité.
Ce n'est qu'un jeu. D'ailleurs le monde
Est un tonneau qu'il faut fermer,
Dont le vin va jusqu'à la bonde :
Il faut ma main pour l'écumer.
On dira que la maladie
Frappa le docteur ; on dira
Le vent chaud ou l'épidémie ;
On dira tout ce qu'on voudra.

Je prends l'Europe : c'est ma femme !
Je veux la coucher près de moi,
Coller mon âme sur son âme,
A sa loi marier ma loi.
Elle est bien vieille, mais qu'importe :
Ce serait une belle morte.
Sur le feu, sur l'eau, je l'aurai.
Malédiction ! La guerre,
Au moment même où je la serre,
Veut me la ravir : mais la terre
Est au plus fort : je le serai !

Place à ce roi des rois ! Car nul ne sait encore
Sur quel étrange autel il prétend qu'on l'adore.
Dans l'univers un jour il doit régner tout seul ;
Pour sceptre il n'a qu'un os, sa pourpre est un linceul.
Comme auprès des tyrans, des courtisans sans nombre
Adorent son soleil et bénissent son ombre ;
Autour de lui rangés, bruyans comme les flots,
Hideux état-major, marchent tous les fléaux.
Le typhus qui, sorti des forêts d'Atlantide,
Remplit votre estomac de son souffle fétide,
Et, naïf assassin mûri par le cancer,
Tue avec un ciel pur et des parfums dans l'air,
La peste égyptienne, invincible chimère,
Remplit auprès de lui le rang de reine-mère ;
Et cachant sa beauté des temps des Pharaon,
Elle a vaincu Cambyse avec Napoléon.
Mais lui c'est le plus beau : démon, femme ou génie,
Il dédaigne l'horreur d'une longue agonie ;
Il assassine en grand. De son bras meurtrier
Comme on tue un seul homme il tue un peuple entier.
Dès que son doigt fiévreux a touché vos murailles,
On le sent courir dans le fond des entrailles,
Et le sein soulevé comme un vin au pressoir,
L'œil s'en va dans l'oreille, on pleure, on vomit noir.
Ah ! combien c'est affreux que l'estomac qui rentre,
Que la tête qui pend et hurle sous le ventre,
Que les pieds racornis contre le mal armés,
Tordus entre les draps comme deux poings fermés.
Et c'est un rire fou ; c'est une large bouche
Qui semble regarder ; et c'est un regard louche
Où le noir et le blanc se livrant deux combats,
On voit la terre en haut et le soleil en bas.
Puis enfin après tout, c'est la mort qui s'étale,
Jaune, craquant des os et bourdonnant le râle,
Sur vos pieds, sur vos mains, et d'un baiser suspect
Vous ferme les deux yeux et puis vous laisse infect !

Et le trouver partout : sous le dôme des arbres,
Sous le ciel frais et doux, sous l'ardoise et les marbres.

dans l'eau qui désaltère et dans le rayon pur
 Qui du pauvre captif badigeonne le mur.
 Le trouver à la table, et, cynique convive,
 Jetant sur tous vos mets son souffle et sa salive.
 De l'épouse à l'époux quand le soleil a fui,
 Écartant le baiser pour être baisé, lui !
 Et revenir du bal toute chaude et dorée,
 Avoir perles au front, et la gorge parée
 De satin, de velours. A la tiède lueur
 De la lampe d'albâtre, éteindre sa sueur
 Avec la mousseline. Et puis nue se plaire
 A se mirer au fond d'une glace adultère,
 S'endormir en pensant au beau jeune homme blond ;
 Et sentir dans la nuit comme cinq doigts de plomb,
 S'égarer en sursaut dans un rêve qui navre,
 Horreur ! se coucher belle et se lever cadavre !

Vaincus ou triomphans dieux d'or ou de galon,
 Avez-vous assez mis les peuples au foulon ?
 Vitellius chrétiens, à la bouche gorgée,
 La carte du festin est-elle assez chargée ?
 Non. Eh bien ! tenez table, et jusqu'au jour fatal
 Trébuchez dans vos mains la coupe de cristal.
 Faites servir l'Europe, et que chacun devore
 Jusqu'au dernier morceau qui lui revient encore ;
 Mangez l'or que le peuple, éternel balancier,
 Fond avec sa sueur, bat de son front d'acier.
 Ne vous informez pas si la coupe se vide,
 Si l'huile se tarit, si de la foule avide
 Un convive s'en va tout pâle et regardant,
 Un pavé qu'il a vu sur le mur. Cependant,
 Des plaisirs de ce jour ne vous faites point faute :
 Têtes de rois : assez ! voici venir votre hôte.
 Ni vos habits de soie aux changeantes couleurs,
 Ni vos salons remplis de lumière et de fleurs,
 Ni tout ce qu'ont créé vos veilles amassées,
 Ni ce qu'enfin ont pu cinq mille ans de pensées,
 Ne sauront trouver grâce aux yeux de ce païen,
 Aux yeux de ce qui n'est qu'un souffle, un air, un rien,
 Un souffle qui ne peut courber une fleur morte,
 Et tue un univers dès que le vent l'y porte.
 Vos cent mille soldats, leurs bras et leurs boulets ;
 Vite contre lui seul, peuples, envoyez-les ;
 Que vos prêtres trouvant leurs courages antiques,
 Jettent au ciel leurs vœux, leurs pleurs et leurs cantiques,
 Que les pieds nus courant de cités en cités,
 Ils boivent nuit et jour vos souffles empestés ;
 Que la prière et l'art, victimes fraternelles,
 L'une avec sa lumière et l'autre avec ses ailes,
 Vivent avec la mort ; dévouemens superflus !
 Car la terre a besoin d'une couche de plus.
 A quoi bon ! Vous devez tous périr. Point de grâce.
 Le monde est vieux. Il faut que vieillesse se passe.
 France, Espagne, Allemagne, ennemis, alliés,
 De la terre !... En voilà plus que vous n'en vouliez.

TABLETTES DRAMATIQUES.

Quel arriéré, bon Dieu ! trois représentations à bénéfice dont je n'ai pas encore dit un mot. Heureusement que des *morts*, je ne parle jamais, ce qui me dispense de vous entretenir du *Grand Prix*, ou le *Voyage à frais*

communs, ainsi que de *l'Homme de la nature et l'Homme policé*, bien et dûment étendus dans leur cercueil de plomb.

C'est bien assez vraiment pour moi, l'homme le plus paresseux de 86 départemens, d'avoir à m'occuper de *Térèse la Napolitaine*, belle et sublime composition de l'auteur d'*Antony* et de *Charles VII*. Que d'autres cherchent un air de famille entre le baron Delaunay, ancien colonel de l'empire et Danville, armateur au Havre ; que d'autres confondent *Hortense*, française étourdie, bonne et coquette, avec *Thérèse*, vive et ardente ; au cœur tout napolitain, peu m'importe ! Ce n'est pas moi qui chicane un auteur pour avoir emprunté à un autre telle ou telle partie de son œuvre ; si, surtout, comme *Dumas*, l'emprunteur ou l'imitateur a su créer de nouvelles émotions, si, comme lui, il a su détacher des larmes des cœurs les plus froids et les plus égoïstes.

N'attendez pas non plus que je vous raconte ce nouveau drame. Allez-le voir ! allez voir *Térèse* ! allez voir les ravages de cette passion adultère ! allez pleurer aux larmes de sang du mari outragé, trompé dans ses rêves de bonheur ! Allez voir mourir cette pauvre femme si jeune et si belle encore, mais qui se tue de honte et de désespoir !

Prudent, chargé du rôle du baron Delaunay, s'en est acquitté d'une manière fort remarquable. Le premier jour, dans certains endroits, il était peut-être un peu vieux, un peu *Cassandre* (qu'il me passe le mot) ; mais il a parfaitement compris que l'auteur ayant donné beaucoup de vigueur et de forces à ce personnage, l'acteur devait, en conséquence, lui conserver cette physiologie.

Mad. Faivre est une Napolitaine on ne peut plus séduisante... Je me suis trompé, j'ai voulu dire parisienne : car, au 1^{er} acte comme au dernier, c'est toujours une Parisienne ou une Lyonnaise, si vous le voulez ; mais pour Napolitaine, non. La Napolitaine regarde autrement que la Parisienne ; elle aime autrement aussi : ce sont deux natures différentes en un mot. Malgré cette observation, je me plais à dire que Mlle Faivre déploie un beau talent dans plusieurs scènes difficiles. *Sa mort*, surtout est très bien.



ANNONCES.

PHARMACIE D'AGUETTANT,
 Place Confort n° 15.

C'est une idée fort heureuse que celle qu'a eue M. Aguetant, pharmacien, qui a composé et fait confectonner des *sachets préservatifs du choléra*, que l'on porte sur la poitrine au moyen d'un cordon placé autour du cou, qui exhalent une très-bonne odeur, et dont chacun peut se munir à peu de frais. M. Aguetant en a fixé le prix à un franc le sachet, son intention n'étant point de spéculer sur une calamité publique, mais bien de mettre la population à l'abri du fléau dont elle est menacée. Sans parler de leur efficacité, que nous ne révoquons point en doute, les *sachets* de M. Aguetant n'eussent-ils d'autre avantage que celui de rassurer les personnes qui les porteront, seraient toujours un grand service rendu à l'humanité.

JOSEPH BEUF, Gérant.